

Équipage d'autrefois

Le Vautrait et l'Équipage Dorlodot

Lorsqu'on sillonne la région reliant La Ferté-Vidame à Senonches, comment n'être pas impressionné par la nature verdoyante qui entoure les deux cités d'Eure-et-Loir? Contrée forestière, elle possède en effet un cachet qui lui vient de ce côté sylvestre et fait oublier les mornes plaines environnantes.

Si La Ferté-Vidame fait immédiatement penser à l'histoire en évoquant le souvenir du duc de Saint-Simon et de ses écrits, les fameux Mémoires, élaborés en partie ici dans son fief — de nos jours celui-ci est simplement un modeste chef-lieu de canton.

Senonches, sa voisine, ne peut s'enorgueillir d'un tel passé historique, mais n'en montre pas moins un côté attractif certain; elle le doit à son massif forestier qui fut jadis le théâtre d'exploits cynégétiques remarquables. Un nom reste encore légendaire ici: celui de la famille Dorlodot, qui vint s'implanter près d'elle

après avoir déserté La Ferté-Vidame où elle avait eu le privilège de posséder son château et son parc, des années 1872 à 1882 (1).

A cette époque, le baron Léon de Dorlodot, sportman ayant la réputation d'adresse et d'invincibilité dans différentes disciplines du sport telles que l'équitation, le yachting, la chasse, le tir aux pigeons était, bien entendu, grand amateur de vénerie.

Il affectionnait tout particulièrement le courre du sanglier, jeta son dévolu sur le petit village de Tardais, qui abritait les vestiges d'un ancien château dont la légende voulait qu'il crût appartenir jadis à Saint-Louis, et que ce dernier habitait lorsqu'il venait courre le cerf en Normandie. C'est donc sur cet emplacement que le baron de Dorlodot fit bâtir sa résidence de chasse. Le charmant petit castel se mire dans un étang attenant à la propriété située dans une enclave de forêt. Derrière l'habitation de maître se trouvaient

Le baron de Dorlodot à un hallali de sanglier.



des dépendances importantes comprenant les écuries où les chevaux étaient logés dans des boxes clairs et spacieux. Puis venait « la vénerie », demeure des piqueurs, du personnel, et enfin, les chenils tous très bien conçus pour leurs différentes destinations: le principal pour les chiens en meute, à côté des jeunes chiens, puis un autre réservé aux lices et à l'élevage; venaient enfin l'infirmerie et des bâtiments annexes.

C'est dans ce cadre approprié que se développa le vautrait Dorlodot, fondé en 1874 à La Ferté-Vidame, par l'apport de chiens venant de l'ancienne meute du marquis de Chavagnac.

Vautrait remarquable à tous points de vue, qui resta dans les annales de la vénerie comme l'un des plus fameux de tout l'ouest de la France.

Sa composition avait été aussi très poussée, très recherchée, et qui, mieux que S. Williams, éminent spécialiste des questions cynégétiques de l'époque — à la plume toujours bien informée —, pouvait présenter ce lot de chiens? Voici ce qu'il écrivait à leur sujet dans le *Sport Universel Illustré* du mois de mars 1897:

« La meute de Tardais se compose actuellement de 70 « à 80 chiens: elle comptait à l'origine moitié de « bâtards et moitié pur sang fox-hounds, mais depuis « quelques années la préférence est donnée au sang « anglais. La finesse de nez étant dans la courre du « sanglier une qualité relativement accessoire et cette « chasse nécessitant avant tout énormément de « tenue, de vitesse et de perçant, aucune autre ne « pouvait mieux convenir pour le vautrait que celle du « fox-hound qui, à ces qualités, joint la force et le « courage. Les fox-hounds de Tardais sont particulièrement entreprenants et mordants, et malgré cela « d'une docilité remarquable. Leur principal défaut « est leur manque de voix, inconvénient d'autant plus « sérieux que, les sangliers se faisant chasser sous « bois à une grande allure. La suite en est rendue très « difficile. C'est pour remédier autant que possible à « cette lacune que le baron de Dorlodot a conservé « dans sa meute bon nombre de bâtards plus criants « et plus fins de nez, dont les voix sonores rendent « aux veneurs désorientés de nombreux et utiles services. »

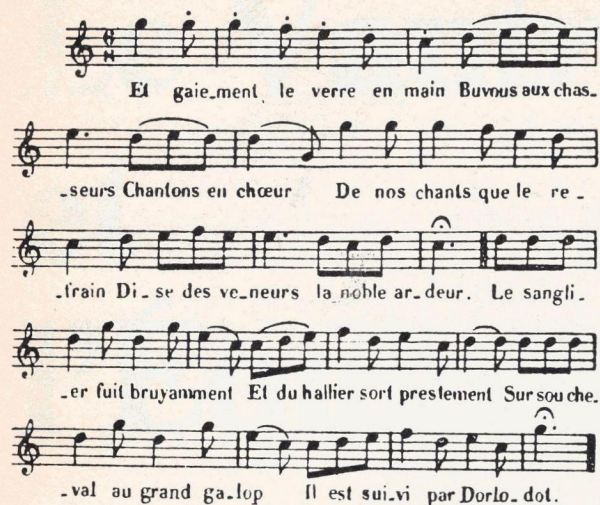
Nous voyons dans ces lignes que le baron de

Dorlodot ne négligeait rien pour que son vautrait soit d'une efficacité exemplaire, alliant la force, la tenue et le perçant de ses chiens, afin que ceux-ci lui apportent le plus de succès possible dans la courre du sanglier, ce qui lui valut beaucoup de satisfactions pendant près de 35 ans.

Il faut aussi préciser une particularité dans la présentation de ces chiens qui, tous, comme il est de coutume, portaient au flanc droit la marque du Maître: en l'occurrence la lettre D. et en plus, au flanc gauche, un numéro d'ordre. Cela pratiquement ne se rencontre pas en France. Le procédé offrait de sérieux avantages: il permettait à tous les invités de suivre et de reconnaître les sujets d'élite pendant le courre; de faciliter, à la rentrée au chenil, le contrôle des chiens; et aussi de connaître assez rapidement le nombre des absents sans que le personnel soit obligé à des efforts de mémoire souvent compliqués, surtout dans un

La cour du chenil.





vautrait où l'effectif est sujet à de fréquentes variations. Car il est bien rare que, dans une meute comme celle de Tardais, une vingtaine ou une trentaine de chiens ne soient mis hors service chaque année par les défenses de sangliers, ce qui, bien entendu, obligeait à des remplacements fréquents.

Le vautrait Dorlodot était servi par cinq hommes.

Antoine, le premier piqueux, type parfait de vieux « piqueux normand », petit de taille, vif, énergique, marcheur infatigable, taciturne et d'humeur sombre en cas d'échec, savait montrer son contentement intérieur au moment de l'hallali, donc du succès, sans démonstration intempestive, ce qui est souvent l'apanage des hommes de vénerie. On lui reconnaissait encore une qualité: celle d'être un excellent cavalier. Son souvenir est lié à celui de sa vieille jument de pur sang *Jeanne la Folle*; à 28 ans, elle restait capable de le porter pendant un long laisser-courre. Antoine demeure comme le digne descendant de ces piqueux normands Guel, La Rivière, Longevin, etc. dont l'histoire nous a transmis les noms.

Secondé par Hourvari, valet de limier, Volcelest premier valet de chiens, La Ramée et Marcassin valets de chiens, Antoine fut en service pendant 26 années à Tardais et ne quitta ses chiens qu'au moment d'une retraite bien méritée.

Le baron de Dorlodot était entouré de veneurs jeunes, intrépides, et comme lui, passionnés par le courre du sanglier où les dames tenaient très bien leur place. La baronne de Dorlodot donnait l'exemple en se montrant très assidue aux chasses qu'elle suivait en voiture, activement, au grand trot de ses vigoureux postiers. Ses compagnes étaient le comtesse de Saint-Périer, la comtesse d'Amilly, la comtesse Jean d'Amilly, la comtesse de Bonvouloir et Milles de Dorlodot et d'Amilly.

Parmi les veneurs il faut citer évidemment les fils du maître d'équipage, les comtes de Chambray, d'Amilly, de Bonvouloir, d'Aubigny, de Saint Périer, d'Anthenaise. MM. de Lapérelle, Cosnier, à qui se joignaient bien souvent des officiers en garnison à Chartres.

Les Boutons portaient la tenue verte, parement et gilet amarante avec galons de vénerie, culotte de velours vert, bas blancs, bottes de vénerie, le ceinturon et le couteau de chasse. Les dames revêtaient elles aussi les couleurs du vautrait et le lampion à la française. Le bouton qui accompagnait cette tenue était d'or, portant la tête de sanglier en argent.

Le champ d'action du vautrait Dorlodot s'étendait sur près de trente mille hectares, comprenant les forêts de Senonches, La Ferté-Vidame, Châteauneuf, Montecot, Longny, Champrond, Réno, Bois-Landry, Dreux, Roseux, auxquelles venaient s'ajouter les bois de La Saucelle, des Dames et de Brouilllets. Toutes ces forêts et ces bois ne formaient pas un bloc continu, mais plutôt une succession de massifs séparés par de vastes plaines permettant des laisser-courre difficiles certes, mais souvent avec des débouchés très attrayants pour les veneurs et suiveurs.

Ce territoire de chasse, à l'époque, abritait quantité de sangliers particulièrement vigoureux et redoutables, pour cette raison que la nourriture y était abondante et nutritive. Les futaies, les halliers produisaient en effet quantité de faines, glands, noisettes et autres fruits échauffants, qui communiquaient à la race de ces contrées une taille peu ordinaire et une résistance presque incroyable.

Tous les sangliers pris par le vautrait, à de rares exceptions près, ont été servis par le baron de Dorlodot qui, en vénerie comme dans tous les sports qu'il pratiquait, se révélait doué d'un tempérament de fer, infatigable, courageux jusqu'à la témérité. Evidemment il ne faut pas manquer de cran, d'intrépidité, sinon d'audace, pour oser affronter les menaces, les coups des boutoirs d'un vieux solitaire au ferme, plus encore pour le servir, même si l'on se sert de la carabine. Le baron de Dorlodot préférait généralement employer le couteau de chasse, la dague, ce qui lui permettait d'aborder plus directement l'animal.

Lorsque le baron Gontran de Dorlodot reprit le vautrait en 1906, les sangliers forcés par ses chiens étaient au nombre d'environ 1 400.

Vers 1910, après la mort du Marquis de Chambray, les sangliers ayant beaucoup diminué dans la région, le nouveau maître de Tardais fut obligé de mettre ses chiens dans la voie du cerf. A partir de ce jour, le vautrait devint de ce fait un équipage. Les fox-hounds furent remplacés par de magnifiques bâtardeaux poitevins et vendéens de grande taille, provenant des chenils de MM. de Béjarry, Chevallereau et Levesque. Leur nombre s'élevait environ à soixante ou soixante-dix.

Le territoire de chasse fut conservé en y adjoignant quelques bois importants, tels ceux de Voré et de Charencey dans l'Orne. Le chenil principal fut conservé à Tardais, mais complété par les annexes de Châteauneuf, Moutiers-au-Perche et de Moussonvilliers, où la meute séjournait lors de ses différents déplacements. L'équipage était servi par trois piqueux à cheval: Labourdaine, Lafeuille et Hourvari, secondés par deux valets de chiens à pied, auxquels il faut adjoindre deux hommes d'écurie ayant pour mission d'entretenir et mettre en condition une douzaine de chevaux, réservés aux maîtres et aux piqueux.

Cet équipage avait l'habitude d'attaquer de meute à mort, sans coupler ni harder les chiens. Maîtres et



Antoine, le piqueux de Tardais, sonnant la vue.

piqueurs portaient du chenil à cheval avec cinquante ou soixante chiens découplés qu'on mettait directement à la brisée dans des enceintes vives en animaux, ce qui permettait des lancers fort intéressants et spectaculaires.

Chassant deux fois par semaine, du début d'octobre à fin avril, l'équipage comptait près de 600 cerfs pris lorsque la guerre de 1914 éclata, mettant un terme définitif aux joyeux laisser-courre du vautrait et de l'équipage Dorlodot.

Nous ne pouvons clore ce récit sans essayer de revivre par la pensée ces grandes journées de chasse : et c'est tout naturellement que nous redonnerons la plume à M. S. Williams et au baron Gontran de Dorlodot, qui vont nous raconter, nous faire revivre des chasses mémorables.

Dans le *Sport Universel Illustré* du 3 avril 1897, S. Williams écrit :

« L'on avait attaqué en forêt de Senonches un grand sanglier. L'animal, après avoir pris un parti déconcertant et fourni une chasse des plus dures, avait, vers la fin de la journée, par un brusque crochet, mis en défaut la perspicacité de tous les veneurs, tout en entraînant la meute avec lui. Tout le monde ayant perdu la chasse, y compris le maître d'équipage et les piqueux qui, après de longues recherches prirent le parti, à la tombée de la nuit, de rentrer au château de Tardais. Vers 10 heures du soir un valet de chiens revenant du bois demanda à parler à son maître. Seul de tous les veneurs, il était parvenu à suivre la meute : il avait, disait-il, laissé le sanglier hallali courant dans un petit bois près de Brezolles. De nombreux chiens avaient été décousus, mais le sanglier lui-même devait être sérieusement blessé par les morsures des fox-hounds car il perdait du sang en abondance.

« Le lendemain matin, au lever du jour, le baron de Dorlodot part de Tardais avec M. de Condamy, qui avait suivi la chasse la veille, et Antoine le piqueux : ils emmenaient avec eux tous les chiens encore valides. Arrivés au bois indiqué, il en font le tour et s'assurent que l'animal n'en est pas sorti et décou-

« plent les rapprocheurs à la brisée laissée la veille par le valet de limiter. Aussitôt l'animal débouche, rentre en forêt de la Ferté-Vidame où, malgré la course fournie la veille et la perte de son sang, il se fait chasser encore trois heures. Il est servi au couteau près de La Trappe par le maître d'équipage.

« Le même jour, le marquis de Chambray, courrait au cerf en forêt de Champrond. Aussitôt rentré à Tardais, le baron de Dorlodot monte un nouveau cheval et part au galop dans l'espoir de rejoindre la chasse. Il arrive au parc des Vaux au moment où le cerf tenait les abois dans la rivière de l'Eure. Sans perdre un instant, il saute dans une barque et va servir l'animal au milieu de la rivière. »

Ce récit est une belle démonstration de la vigueur, de la résistance des sangliers chassés par la meute du baron de Dorlodot, à cette lointaine époque. Il confirme également le courage, l'énergie du maître de cet excellent vautrait qui savait si bien communiquer son enthousiasme à ses « boutons » et à ses amis qui, comme lui, ne reculaient pour ainsi dire jamais devant les difficultés et le danger.

Nous emprunterons maintenant les lignes qui vont suivre au baron Gontran de Dorlodot (2) :

« J'ai eu un incident de chasse assez désagréable en mars 1912, lors d'une chasse en forêt de Dreux. Nous avions attaqué aux Dix-Routes une quatrième tête qui fit au début une chasse normale et, après deux heures de chasse, descendit vers la rivière de l'Eure où souvent les cerfs font leur hallali, et débuche à tête perdue. Tout d'un coup, je n'entends plus les chiens et en m'approchant de l'endroit où je les avais entendus pour la dernière fois, je trouve les cinquante chiens se baignant dans un petit étang où le cerf avait fait de même. Les chiens sortent de l'eau et reprennent la voie. Nous voilà partis au galop et nous prenons notre cerf au Moulin de Tréon, après vingt kilomètres d'un magnifique débouché. Tout le monde était ravi de cette chasse magnifique ; mais le lendemain je reçois une lettre furieuse d'un individu me disant que mon cerf et tous mes chiens s'étaient baignés dans sa cressonnière qui était perdue pour toute l'année, et que je lui devais deux mille francs de l'époque. L'affaire s'arrangea à moins, mais je trouvais la baignade du cerf et des chiens un peu coûteuse !

« Dans cette même forêt de Dreux, lors d'une de mes chasses, un cerf à l'hallali se jeta sur la toiture d'une maison en contre-bas, avec tous les chiens. Je dus faire réparer la toiture, et lorsque tout fut réglé, le propriétaire dit à mon expert : « La toiture était usée. Il y a trente ans la même chose est arrivée à M. de Vatismesnil. Maintenant elle avait de nouveau besoin d'être renouvelée. J'ai quand même de la veine avec la chasse à courre ! ».

La présentation que nous venons d'esquisser du vautrait et de l'équipage de Tardais, montre que Messieurs de Dorlodot en leur temps, possédaient des qualités.

La devise du veneur ne devrait-elle pas être « Défense et Maintenir » ?

Raymond MADEC, membre des Ecrivains Normands

(1) Année où ils furent vendus à Mme Laurent.

(2) *Au galop à travers quarante ans d'équipage* - 1947 - Imprimerie J.E. Goossens. Bruxelles.